Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 58

Artikel: Morale Wagnérienne
Autor: Daubresse, M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029813

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

trouve d'ailleurs que dans les chefs-d'œuvre. L'instrumentation est peu variée, l'on retrouve souvent les mêmes combinaisons comme si elles s'étaient trouvées par habitude sous la plume de l'auteur. Ai-je besoin de dire (je fais ici un éloge) qu'il n'est trace dans toute la partition de mélodie, au sens ancien de ce mot ?

D'autre part le symbolisme exagéré du poème ne m'a pas enthousiasmé. S'il faut, par induction, passer par trois ou quatre idées avant d'avoir le sens exact des intentions du poète, j'avoue trouver plus intéressant de résoudre un problème de géométrie. Au moins n'est-on pas gêné par la musique dans la recherche de la solution.

V.

J'arrive, pour finir, à l'exécution de la nouvelle symphonie de Strauss. Celle-ci m'a vivement remué, enthousiasmé. Elle confirme et souligne ce que j'ai dit depuis longtemps, c'est que Strauss est vraiment le talent, le génie par excellence de la musique en ce moment. Ceci peut se dire d'autant mieux que la *Sinfonia domestica* semble marquer le début d'une nouvelle évolution dans l'art du compositeur. Nous y assistons, en effet, au retour de Strauss vers la simplicité, vers une musique dont le sens est dicté à son auteur par un sujet, mais dont le public n'est pas mis au courant, sauf dans son ensemble. Il semble revenir vers les inspirations générales qui lui ont dicté *Till Eulenspiegel* et *Tod und Verklärung*. Quoique je sois un admirateur sans réserve de *Heldenleben* et surtout de *Zarathustra*, je ne puis m'empêcher de me réjouir de ce retour, pour l'art d'abord, pour Strauss lui-même, ensuite. Je n'avais, en effet, qu'une crainte, c'était de voir ce maître s'engager dans une voie qui lui était dictée par sa volonté : suivre coûte que coûte une ou plusieurs idées abstraites et forcer son inspiration à le suivre. Or, voici que le contraire s'est produit. Son inspiration a repris le dessus, elle a de nouveau asservi la volonté et je crois que pour l'avenir de Strauss et de l'art musical en général, c'est là une grande victoire. Impossible d'entendre une œuvre plus parfaite, plus admirable dans ses détails et dans son ensemble. On a bien fait de la réserver pour la fin, elle a été écrasante pour toutes les autres œuvres jouées et son succès ainsi que celui de son auteur ont été sans précédent.

Henri MARTEAU.

Morale Wagnérienne

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du 1er juin de votre estimable *Revue*, sous le titre : *Un peu de morale Wagnérienne*, un de vos collaborateurs se propose de réfuter les assertions que j'avais émises sur la morale de Wagner dans un récent article de la *Semaine littéraire*. Permettez-moi de répondre, ici, quelques mots.

L'article de votre collaborateur M. Beaujon a dû être écrit *allegro furioso*, j'y suis proprement traité de « misérable, » pour avoir dit que les pièces de Wagner n'étaient pas morales, non plus que celles de ses continuateurs. Quoique surpris d'être ainsi qualifié, je négligerai ce qui m'est personnel ; je ne relèverai point non plus les contre-affirmations, qui tout au long de ce travail, tentent de prouver quelque chose sans intéresser le public. J'ai dit que la passion, dans *Tristan et Yseult*, me semblait sauvage, M. Beaujon affirme qu'elle est « grandiose !.. » Nous pourrions continuer longtemps ces échanges d'adjectifs-épithètes sans arriver à aucun résultat. Je m'attacherai uniquement aux quelques lignes qui posent, sans la résoudre au reste, la question de la moralité d'une œuvre.

« Qu'est-ce qui fait la moralité ou l'immoralité d'une pièce ? demande M. Beaujon. Est-ce le sujet ou est-ce la manière dont il est traité ? le sujet ou l'aspect sous lequel il est présenté ? »

Nous répondrons : ni l'un, ni l'autre. La valeur morale d'une pièce est en raison de la constitution des esprits auxquels elle s'adresse.

En ce sens on a pu dire, au point de vue littéraire : « Il n'y a pas de mauvais livres, il y a des esprits mal préparés à lire. » Il est extrêmement facile de prouver une proposition qui serait admise d'emblée, si nous n'avions pas une invincible tendance à tout objectiver.

Laissons un instant la question théâtre pour des vues plus générales. Nous savons tous que les médecins, les avocats, les philosophes, traitent, avec sérénité, des sujets spéciaux, relatifs à certaines misères humaines, dont la description, les détails et les résultats, livrés au public, seraient considérés, avec raison, comme immoraux. Pourquoi ? — Parce que le *vulgum pecus* y chercherait, non pas un sujet d'études méthodiques, d'où résultent les possibles guérisons, mais bien la satisfaction de ses bas instincts ; une excitation malsaine à laquelle les savants demeurent inaccessibles : la gravité, l'importance, la noblesse de leurs fonction ayant fortifié, chez eux un caractère qui s'élève au-dessus de ces vilenies. Ils les tiennent sous leurs regards et y choisissent les seuls éléments nécessaires à leurs investigations. Le public, lui, est au-dessous de ces choses, ou plutôt il se jette avidement sur elles : il s'en nourrit et s'en empoisonne, voilà l'immoralité.

A l'autre bout du champ intellectuel — si tant est que cela garde encore quelque intellectualité — examinons les stupides productions littéraires que, sous couleur de feuilletons, certaines feuilles distribuent au peuple. L'assassinat, le brigandage, la séduction basse forment le fond du drame. Ces sottes élucubrations sont tout à fait immorales, non pas en elles-mêmes, mais bien pour les gens de classe inférieure qui en font leur nourriture intellectuelle quotidienne. En elles-mêmes, elles sont d'une ineptie désarmante ; c'est du triple extrait de bêtise ; aucun homme cultivé ne se condamnerait à les lire, à peine de mourir d'ennui ; leur immoralité est faite de la triste ignorance de leurs habituels lecteurs.

Pour en revenir aux œuvres d'art, leur beauté, leur moralité est donc ce que nous sommes ; ces œuvres se reflètent au miroir de nos âmes, tantôt grimaçantes, déformées, grotesques si le miroir est grossier, mal construit ou taché ; tantôt belles d'une sublime beauté si notre glace idéale est inaltérée. Mais serrons l'idée de plus près encore, quittons la métaphore quelquefois trompeuse. L'œuvre n'existe que par nous : elle est bonne, fortifiante, salutaire si elle renouvelle notre substance propre ; au sens précis : si elle nous nourrit d'une saine nourriture. Il s'entend que tout dépend de l'idéale élaboration que nous pouvons faire des idées, des images, des sentiments dont elle est le véhicule. Ainsi que la lumière n'existe, à titre de lumière, que pour l'œil qui la perçoit, ainsi qu'une substance n'est vénéneuse que pour le seul organisme dont elle trouble le fonctionnement jusqu'à ce que maladie ou mort s'en suive, ainsi une œuvre d'art est facteur de moralité ou d'immoralité, suivant la qualité de nos esprits et de nos âmes.

Dire qu'une œuvre est immorale, c'est affirmer que les éléments réparateurs de nos forces morales qu'elle nous offre sont en nombre insuffisant. — Ceci n'est point la faute de l'auteur (j'entends du véritable artiste), il produit son œuvre fatalement, irrésistiblement et, suivant la familière et juste expression de Saint-Saëns, comme le pommier produit des pommes. — En ce sens, je crois pouvoir maintenir que les œuvres de Wagner sont immorales... Je supplie votre collaborateur de ne pas saisir, *ab irato*, sa meilleure plume pour défendre le Dieu de Bayreuth qu'il paraît avoir en excessive vénération.... Oui, Wagner nous offre quelques éléments excitateurs dubien : les figures de Senta, Elisabeth, Wolf-ram, Lohengrin, Else, Brunehild, Parsifal méritent d'être retenues. Si nous étions tous des saints, ou simplement des philosophes, c'est à elles que nous consacrerions nos vertueuses méditations, à l'oubli ou au mépris des scélérats, des fous, des détraqués que l'illustre maître a, d'autre part, choisis comme modèles, mais nous ne sommes pas tous des philosophes, loin de là ; nous sommes des êtres faibles et il n'y a rien là pour

nous fortifier. Ce ne sont pas ces créations idéales — d'ailleurs presque toutes au second plan — qui emplissent notre imagination, elles y glissent, parmi les fulgurants éclats des passions heurtées un pâle rayon de lumière que nous distinguons à peine; elles ne nous obsèdent pas, ne nous poursuivent pas. Ce qui s'attache à nous et nous imprègne, c'est Tannhäuser, allant des morbides extases du Venusberg à un mysticisme qui l'achève; c'est Siegfried qui, s'il n'est pas odieux, bien qu'il mente et tue, donne l'animale impression d'un jeune taureau lâché dans l'existence; c'est Tristan l'affolé, Yseult la démente, que défend mal la bonasse figure du roi Mark; c'est enfin Amfortas, Kundry, et si l'on veut les Filles-Fleurs, plus dignes de retenir l'attention des cliniciens que celle des musiciens. Quant aux autres: Wotan, Mime, Loge, etc., presque tous cupides, rusés, menteurs, jouisseurs, parjures, ils forment une bien jolie collection à proposer aux amateurs de psychologie criminelle.

Encore un coup, c'est notre faute si nous ne trouvons pas là des éléments d'amélioration, si nous ne supportons pas sans dangers de pareils spectacles; des âmes d'élite y puiseraient, j'aime à le croire, des sujets de perpétuelle édification, mais la masse du public n'est pas, par définition, composée d'âmes d'élite. C'est en songeant à elle que j'affirme de nouveau l'immoralité de telles œuvres. Il ne faut pas dire: si nous ne sommes pas prêts à les accepter: « tant pis pour nous ». La vérité est que jamais un homme ne songe: si cette substance est poison, tant pis pour moi, ce serait de l'aberration ou la perversions du suicide. Le sage s'abstient, abstenons-nous.

Les œuvres de Wagner peuvent être louées au point de vue musical, elles peuvent présenter de belles attitudes; des symboles puissants; une synthèse intéressante de nos arts de civilisés... Musicalement, esthétiquement, symboliquement, synthétiquement, admirez-les, commentez-les, dichotomisez-les si bon vous semble, *moralement elles sont mauvaises*. Elles épuisent notre âme; elles font monter en nous les malsaines ivresses des passions extrêmes; elles ne nous versent pas le vin idéal et généreux, père de la joie, mais nous tendent la coupe au breuvage inquiétant des affaiblissantes tristesses.

M. Daubresse.

Lettre de Lausanne.

Après Pâques, les concerts se font rares. On entend encore quelques auditions de sociétés, et par ci par là un artiste coté. L'orchestre symphonique a continué jusqu'au début de la saison d'opéra la série des concerts du mercredi et du dimanche après-midi. L'Union Chorale, avant de partir pour son voyage à Paris, dont les journaux ont enregistré le brillant succès, s'était fait entendre à la Cathédrale avec le concours de l'illustre organiste Alexandre Guilmant, qui nous a procuré une immense joie artistique par sa magistrale interprétation de Bach, de Franck, d'œuvres de sa composition et par une remarquable improvisation sur la *Fèta dau quatorze*.

A la Cathédrale encore, nous avons eu l'agréable surprise de trouver en M. Harnisch, aveugle, élève du Conservatoire de Paris, un organiste de la bonne école, à l'occasion d'un récital d'orgue donné le 2 juin. Ce concert fut presque immédiatement suivi de la nomination de M. Harnisch comme organiste titulaire de l'instrument de la Cathédrale. Nous pouvons donc nous attendre à d'intéressants concerts d'orgue dans le courant de l'été.

A St-François, M. Al. Dénéréaz s'est fait entendre le 31 mars dans un concert consacré exclusivement aux œuvres de Bach et de Wagner. Le Chœur d'hommes a offert le 26 mai, dans notre vieille église, un beau concert à ses membres honoraires et passifs. A la Maison du Peuple, nous avons eu la visite d'un remarquable baryton, M. Julio Christen, et au Casino, le concert de M. Stojowski a été une véritable révélation: ce compositeur a prouvé qu'il était aussi un pianiste de premier ordre.